

Dimanche 30 décembre 2018 – La Sainte Famille

1ère lecture : « Samuel demeurera à la disposition du Seigneur tous les jours de sa vie »

(1 S 1, 20-22.24-28)

Psaume : **Heureux les habitants de ta maison, Seigneur !**



2ème lecture : « Nous sommes appelés enfants de Dieu – et nous le sommes » (1 Jn 3, 1-2.21-24)

Evangile de Jésus-Christ selon Saint Jean 2, 41-52

« Les parents de Jésus le trouvèrent au milieu des docteurs de la Loi »

Homélie du Père Miguel Roland-Gosselin, jésuite, à l'église St-Ignace (Paris 6e)

Évidemment, il est bienvenu que le dimanche qui suit Noël soit une fête en l'honneur de la « Sainte Famille ». Nous nous sommes penchés sur le Nouveau-né de Bethléem, et cela nous reconduit aussitôt à notre vie familiale : sont-elles belles, nos familles, comme celle de Marie et de Joseph ? Sont-elles un milieu propice à mettre au monde la vie ? Sont-elles heureuses et « saintes », elles aussi ? Je peux deviner que le cœur se coince chez quelques-uns d'entre nous, car non, les familles ne sont pas toutes exemplaires ni heureuses. Nous savons que la famille est le terrain premier où s'apprend l'amour ; nous comprenons que le vivre-ensemble ne sera réussi en humanité que s'il l'est d'abord dans les familles ; nous croyons que quelque chose de Dieu se joue entre parents et enfants, quelque chose de sacré. Mais nous ne rêvons pas : la vie familiale ne va pas de soi, tous les

enfants n'y trouveront pas les ressources pour grandir, toutes les fratries n'y réussiront pas un amour fraternel. La famille aussi, il faut l'évangéliser.

Alors lisons cette page de Luc. Sur Jésus enfant, nous saurons peu de choses ; essentiellement ceci, qu'à l'âge de douze ans il a fugué. Profitant qu'on l'avait conduit au Temple, il a dit que sa vraie demeure était avec Dieu, que son Père était Dieu, qu'il se devait aux affaires de Dieu son Père. C'était dit, les choses seront désormais claires ; moyennant quoi Jésus rentre à la maison, et il continue de se plier à l'obéissance filiale, fils de Marie et de Joseph ; il continue de grandir et d'apprendre l'existence, comme tous les enfants et les jeunes du monde.

De cet épisode, je tire deux leçons ; des leçons simples, mais qui supposent un rude consentement et un travail sur soi permanent. La première, c'est qu'un enfant n'appartient pas, en effet, à ses parents. Sans doute le cas de Jésus est-il unique, mais il est exemplaire pour l'humanité. En vérité, personne n'est la propriété et la possession de personne. Marie n'est pas à Joseph, elle est à Dieu. Joseph n'est pas à Marie, il est à Dieu. Leur fils n'est pas à ses parents, il est à Dieu. Tout est dit, là. Une vie familiale réussie sera bâtie sur une double attitude fondamentale, à la fois d'accueil chaleureux – ses parents prendront un grand soin de Jésus – mais conjointement de renoncement : non, tu ne m'appartiens pas, tu m'échappes et je vais apprendre à m'en réjouir. Rude apprentissage. « *Vois comme ton père et moi, nous avons souffert en te cherchant* ». Des parents perdent pied devant le mystère de leur enfant. Si pour Marie et Joseph l'épreuve dure ici trois jours, c'est évidemment pour que nous rapprochions cela de la croix. L'épreuve est crucifiante, mais c'est pour la joie de Pâques. Il faut mourir à soi-même pour être parent, comme pour être époux, fils ou grand-parent. Il faut respecter l'autre dans son identité qui nous échappe, et faire silence devant son mystère. Bonne nouvelle d'une vie qui vient de Dieu, et dont Dieu seul – pas même l'intéressé – connaît l'origine et le sens.

C'est la première leçon. Parents, enfants, époux, grands-parents, petits-enfants, chacun est devant l'autre comme devant un mystère. Une belle prière consisterait à se poser devant Dieu pour contempler ses proches ; j'imagine chacun en silence et je m'interroge : Où es-tu ? Où vas-tu ? Quelle est le mystère qui t'attend ? Ce sont des questions à se poser avec infiniment de respect et de bienveillance, sans curiosité, avec un peu d'inquiétude parfois mais toujours sur un fond de confiance et d'offrande. Après le silence, viendra le temps de parler, comme Marie et Joseph ont dû partager leur souci, s'écouter l'un l'autre, entrer ensemble dans le mystère de Jésus. Il s'agissait de respecter son mystère, de s'effacer autant que nécessaire, mais de trouver la juste manière d'y être présent, d'y tenir sa place d'éducateur et de parent.

Proche de cette première leçon, j'en vois une deuxième : l'ouverture de la famille. En rejoignant Dieu au Temple, Jésus nous rappelle que la vie, bien sûr, ne s'arrête pas à la sphère des parents et amis. Elle vise plus large. La famille n'est qu'un point de départ. On y apprend l'amour, mais c'est pour aller le vivre ailleurs. Dans une nouvelle famille, souvent, et c'est une aventure formidable. Mais plus largement encore : l'amour qui m'unit à mes proches doit m'ouvrir à l'universel. Jésus s'arrache à ses père et mère pour servir l'œuvre de Dieu, son Père et notre Père. La visée ultime est une fraternité universelle. Non pas celle des grandes utopies, mais la fraternité concrète qui s'apprend de proche en proche. On passera de l'amour de ses proches à l'amour du tout-venant, de tous ceux qui viennent à proximité de notre vie. Et si l'on doit se dépenser pour la fraternité universelle, pour la famille humaine, ce ne sera pas au nom d'une belle idée mais parce qu'on aura éprouvé dans son cœur le lien intime qui nous attache tous à Dieu. Rien ne peut fonder une fraternité universelle, rien d'autre que d'avoir compris que nous sommes fils et filles du même Père.

Quelle tâche immense que la vie familiale ! Heureux ceux et celles qui en ont une belle expérience ! Qu'ils rendent grâce à Dieu. Courage et infinie compassion pour

ceux et celles qui associent famille et désolation. La fête de Noël revient chaque année pour nous relancer dans l'espérance, pour nous rendre à la fraîcheur de nos sources et nous ouvrir des promesses, qui sont en Dieu.